

Toutes ces îles dans la ville

Marie-Célie Agnant

Numéro 768, octobre–novembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Agnant, M.-C. (2013). Toutes ces îles dans la ville. *Relations*, (768), 28–29.

Toutes ces îles dans la ville

TEXTE : MARIE-CÉLIE AGNANT

ILLUSTRATION : RONALD MEVS

D'abord la grande île. Pour parler d'elle, on dit « La Ville », on la pense unique. Les autres îles n'existent pas, parce qu'elles sont insignifiantes, ou parce qu'on les ignore jusqu'à les effacer. La grande île, comme tant d'autres villes, sans cesse se réinvente, se construit de strates qui se transforment en images de carte postale et devant lesquelles on s'extasie. Son nom s'étale dans les catalogues des vendeurs de rêves et de voyages, on la dit sympathique, branchée. Elle n'est pas, dit-on, de ces mégapoles tentaculaires, ces cités géantes et effrayantes où l'on peine à s'adapter; elle n'abritera jamais des millions d'individus, incapables de porter leur regard vers le ciel, car on veille à lui laisser un semblant d'âme. Mais elle est La Ville et, comme tant d'autres, on l'habille de fantasmes, de magie. Elle est ainsi vue comme un territoire fabuleux, un carrefour de rencontres à nul autre pareil, un creuset culturel qui conjugue ouverture et agitation intense.

Dans cette grande île-ville-unique, pourtant, se côtoient et se frôlent une multitude d'autres îles, solitaires, invisibles. Fantômes ou corps étrangers, le regard tourné vers l'intérieur, ces îles de peu d'importance se déplacent dans la grande île-ville dont elles savent peu de choses. Il y a l'île de ceux qui dépensent leur vie de l'aube au crépuscule, sans rien de gagné au bout de la semaine, rien qu'un voyage au Walmart, pour un charriot de plus en plus difficile à remplir de brimborions-poisons, *made in China*, par des armées d'esclaves. Sur ces îles, ni loisirs, ni spectacles, ni restos, ni vacances parfois, ni même une courrette pour voir pousser les pissenlits ou un porche pour s'asseoir et rêver. Mais il reste les ruelles, l'asphalte ou le béton. « Ici on n'est pas si pire. On n'est tout de même pas des réfugiés entassés sous une tente, on a au moins un toit, puis le trottoir, et pas de bombes garrochées sur nos gueules! »

L'île de Linda, Pierre, Hector et Yvette, ce rocher rivé aux oubliettes de la décrépitude, vous connaissez? Sur leur île, une personne sur dix vit de l'aide sociale. Un escalier mène souvent de dépressions en dépressions vers des souterrains d'où l'on ne revient pas toujours. Et juste à côté, on trouve l'île de Marcela et d'Antonio, venus du Honduras ou du Mexique, fuyant on ne sait quels démons ou, peut-être, en quête d'avenir; car là-bas, il n'y en avait aucun. Sur leur île, aujourd'hui, ils ne sont plus que deux terrains vagues à la dérive, envahis de ronces: débris d'amertume – un fils sous terre, abattu dans un parc, un jour d'été. Le soleil, ce jour-là, baignait la grande île-ville et le sang de leur fils inondait la terre. Il s'appelait Freddy et n'avait pas 18 ans. Il aurait pu aussi se nommer Sammy Yatim, ou Mamadou Diallo, étudiant guinéen tué de 40 balles par la police sur une autre grande île-ville. Ou encore Amadou Dian Bah, Richard Barnabé, Anthony Griffin, TiCul Lamalchance; et le nombre de balles importe peu. Si Freddy, fils de Marcela et d'Antonio *No sé quien* avait survécu, il serait sans doute aujourd'hui relégué à une des îles laissées-pour-compte, en compagnie de tant d'autres indésirables qui, dès l'adolescence, emplissent les centres de détention.

Et que savez-vous de l'île Robert Dziekanski? Île inconnue? Assis, pendant des heures sur un banc du vaste aéroport, Robert Dziekanski n'était accompagné, semble-t-il, que de son immense détresse. Mais un homme désorienté, seul, inconnu, étranger, ne peut être qu'une menace. Un coup de *taser* n'a pas suffi pour avoir raison de cet homme dangereux; il en a fallu un deuxième. Il s'est mis à vaciller. Et un troisième, puis un quatrième. Il est tombé à genoux. Puis au cinquième, le voilà à terre. Zofia, la mère de Robert, vit aujourd'hui sur deux îles: celle de Robert, qui lui revient de droit, plus la sienne. Tant d'années à travailler pour payer les frais d'immigration, le billet d'avion, afin d'avoir son fils près d'elle. Ils seraient au moins tous les deux sur la même île, espérait-elle. Désormais, les images de son fils, vues à la télé, défilent toutes les nuits





devant ses yeux. Toutes les nuits, Robert seul sur son île, tordu de douleur, agité de spasmes. Zofia vit désormais recroquevillée dans ses souvenirs, partagée entre deux îles, et toutes ces images obsédantes, comme un trait d'union, un pont entre elles.

Sur une autre île, seule face au miroir, Lalie ne se reconnaît pas. Ce jour-là, comme les autres jours, en entrant dans ce bouge où elle travaille, elle se demande qui elle est. Peut-être ne sait-elle pas qu'elle n'est qu'une île parmi tant d'autres, une île de bien peu d'importance. De la rue monte toute l'agitation de la grande île, et elle entend encore les cris de Jane, qui habite en permanence l'îlot chambre 24. En permanence aussi, Jane est saoule et droguée. L'autre jour, en arrivant, Lalie l'avait croisée sur le palier. Jane lui avait dit qu'elle essayait de rassembler l'argent nécessaire pour retourner à Rivers Inlet, retrouver son *odoode-man*, son clan, une autre île. Lalie avait soupiré en se demandant si, à Rivers Inlet, Jane serait moins seule bien que parmi les siens. Elle avait consulté sa montre. Bientôt l'heure. Elle avait encore soupiré, puis elle avait gravi les dernières marches, tourné la clé, ouvert la porte, sorti la poudre, la cuillère de métal. Elle avait

aspiré puis elle avait enlevé ses vêtements. Au coin de la rue, le collège déversait son flot d'étudiants. Par la lucarne, Lalie regarde, s'imprègne, avide, de toute cette agitation. Rires insolents des filles, voix déjà graves de garçons imberbes, pas rapides de piétons pressés. Les bras en croix, elle s'étend finalement sur le lit aux draps rugueux. Pendant un bref instant, elle pense à ces milliers d'îles dans La Ville. La tête lui tourne déjà et, dans les vapeurs toxiques qui envahissent son esprit, une toute petite lueur, ce jour-là : elle se demande pourquoi à 18 ans, ne se trouve-t-elle pas de l'autre côté de la rue, dans la grande île-ville, mêlant son rire aux exclamations des filles qui sortent de l'école. Dans moins de trois minutes, on frappera à la porte, le premier client sera là. Une chambre, un réduit, une cellule, un espace d'illusion, une rencontre de deux îles; deux solitudes qui s'amplifient.

Compter les îles? Elles sont innombrables. Elles portent, vous voyez, des noms banals, communs, sans gloire de chômeurs, mères chefs de famille, sans-abris, jeunes de la rue, réfugiés, démunis, pauvres, désaxés, désinstitutionnalisés, délaissés, déclassés... Toutes ces îles dans La Grande Ville! ●

Croisée des chemins